of Soissons (p. 302). P. 313 read Chesterfield for Chersterfield. Vauvenargues' name was Luc de Clapiers and not de Clapier (p. 326). P. 330 for Grandisson read Grandison. Of the four possible dates for the publication of the *Neveu de Rameau*,[1] 1891 is the only one mentioned (p. 374); one of the earlier dates would be preferable. It is usual but entirely inaccurate to speak of Anatole France as an "ancien chartiste" (p. 627).

Perhaps the most serious objection to the book from a pedagogical standpoint is its length; it is considerably more extensive (664 pages) than most of the books intended for similar purposes. This difficulty can easily be surmounted by judicious omissions. Most of the increased bulk, moreover, is due to the illustrations and the extracts, which put but little burden upon the student. It may also be noted in this connection that the excellent arrangement of the book renders the consecutive reading of it much easier than in the case of many similar works. Upon the whole, the new history merits the heartiest commendation. Teachers who may not desire to use it as a text-book would do well to procure it for the sake of the illustrations as well as for personal use.

D. S. Blondheim.

University of Illinois.

Vom Ursprung der provenzalischen Schriftsprache von Heinrich Morf (Sitzungsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Classe, 1912, xlv, pp. 1014–1035).

Cette étude, dit M. Morf (p. 1035), pourrait s'intituler[1] "histoire d'un contre-sens." Le contre-sens est celui des provençalistes qui, sur la foi des *Razos de trobar* du Catalan Raimon Vidal (et sur la foi des *Leys d'Amors*), ont cru que le dialecte du Limousin est la source de la langue littéraire dont usent les troubadours. Or, après avoir rappelé l'opinion plus ou moins explicitement formulée d'une dizaine de savants modernes, M. Morf montre:

1. que le témoignage des *Leys d'amors*[2] ne vaut pas, puisqu'il est directement inspiré des *Razos;*

2. que, chez Raimon Vidal, "limousin" signifie non pas "dialecte du Limousin," mais "provençal," c'est-à-dire langue de tout le Midi de la France.

M. Morf suppose, en outre, que Raimon Vidal a choisi "limousin" en raison de la célébrité des troubadours limousins qui florissaient de son temps (en particulier Giraut de Bornelh).

Le texte des *Razos* ne permet point de douter que M. Morf ait raison: "Neguna parladura non es naturals ni drecha del nostre lengage mais acellà de Franza e de Lemozi, o[3] de Proenza o d'Alvergna o de Caersin; *per qe ieu vos dic que, quant ieu parlarai de Lemosy, que totas estas terras entendas et totas lor vezinas et totas cellas que son entre ellas.*"—Mais il est bien invraisemblable qu'un texte aussi clair ait pu si longtemps tromper tant de gens.[4] M. Morf confond, ce me semble, deux choses bien distinctes: la question de l'origine limousine de la langue des troubadours et le sens de "limousin" chez Raimon Vidal. Or, même si Raimon Vidal et les *Leys d'Amors* n'existaient pas, le "provençal" des troubadours pourrait encore être du "limousin" très pur: c'est pourquoi la plupart des savants cités par M. Morf (Gaston

[1] Goethe's German translation, 1805; French retranslation of Goethe, 1821; first authentic French edition, 1823; publication of the text of an autograph manuscript, 1891.

[1] Ce titre permettrait aussi de croire que M. Morf traite, à l'occasion du provençal littéraire, le problème si complexe et si important de la formation des "langues communes": il n'en est rien.

[2] Et ceux de Terramagnino et de Jaufre de Foixá qui proviennent également de Raimon Vidal.

[3] Texte d'Appel, *Provenzalische Chrestomathie*[3], pp. 195–196. M. Morf écrit partout *e* (ms. B) au lieu de *o* (mss. CHL); il me semble que le contexte ne justifie *e* que pour *de Franza e de Lemozi*, puisque dans la suite Raimon Vidal ne distingue qu'entre la *parladura francesca* et *cella de Lemosin*. V., pour la légitimité de *Proenza* dens ce passage, *Annales du Midi*, I, p. 10, n.

[4] M. Morf cite lui-même, p. 1022, n. 1. une phrase où Diez indique le contre-sens possible.

Paris, Anglade, Meyer-Lübke, Counson)—qui ne font point mention des *Razos*—n'auront tort qu'autant qu'il sera démontré que la langue des premiers troubadours n'est pas du "limousin." Et M. Morf n'apporte aucune démonstration de ce genre.[5]

Il reste qu'il a mis en pleine lumière l'interprétation vraie de *Lemosy* chez Raimon Vidal et qu'il a suggéré la raison qui a fait adopter à Raimon Vidal le nom de cette province pour désigner la langue provençale; on s'étonnera pourtant que M. Morf ait cru devoir le faire avec tant d'ampleur après que M. Paul Meyer a écrit dans son article classique de *l'Encyclopaedia Britannica:*[6] "In the 13th century a poet born in Catalonia . . . , Raimon Vidal of Besalù, introduced the name of *Limousin* language, *probably on account of the great reputation of some Limousin troubadours; but he took care to define the expression, which he extended beyond its original meaning, by saying that in speaking of* Limousin *he must be understood to include Saintonge, Quercy, Auvergne, etc.* This expression found favor in Spain . . . and in the same country *lengua lemosina* long designated at once the Provençal and the old literary Catalan."

A. Terracher.

The Johns Hopkins University.

[5] Il n'entreprend même pas cette démonstration et se borne à dire (p. 1030 et n. 4) que, pour savoir dans quelle région s'est formée la langue des troubadours, nous aurions besoin d'une grammaire historique du limousin et, plus généralement, des dialectes provençaux. Sans doute.—M. Morf aurait pu citer encore M. Jean Beck, *La musique des troubadours*, Paris (1910), pp. 22–23 ["les premiers troubadours—et aussi les meilleurs—sont originaires des régions limitrophes du Limousin et . . . la langue littéraire qu'ils écrivent tous, sans distinction d'origine, est appelée par les contemporains (!) le langage limousin (*lengua lemosina*)], et rappeler que M. Beck a la "certitude" que "les plus anciennes compositions musicales des troubadours sont d'inspiration religieuse" et que "l'enseignement des abbayes limousines (S. Martial, S. Léonard et autres) a exercé une influence prédominante sur la musique profane" (*l. l.*). Le problème linguistique se double d'un problème musicologique, si tant est que M. Beck n'ait pas résolu celui-ci.

[6] 11e édition, 1911, t. xxii, p. 491 (*id.*, 9e éd., 1885, t. xix, p. 868).—Cf. un autre article de M. Paul Meyer, *La langue romane du Midi de la France et ses différents noms* (*Annales du Midi*, I, pp. 1 sqq., notamment p. 7—sur Jaufre de Foixà—, et pp. 9–10 —sur Raimon Vidal).

CORRESPONDENCE

The Biter Bit

To the Editors of Mod. Lang. Notes.

Sirs:—To its definition of *bit* as the mouthpiece of a bridle, the *NED.* appends the following note:

"It is not clear whether the word in this sense signifies that which the horse bites, or that which bites or grips the horse's mouth."

Light may be thrown on this question by another use of *bit* that seems thus far to have escaped the attention of lexicographers, namely, to denote the mouth-piece of a tobacco-pipe. When the word is used in this sense (common among both pipe-makers and pipe-users), the reference is doubtless to the biting man, not to the *beizender Toback.* There is a chance, to be sure, that this use has been taken over directly from the other, but that seems to me rather unlikely.

Fred Newton Scott.

University of Michigan.

A Quotation from Mörike

To the Editors of Mod. Lang. Notes.

Sirs:—In Heyse's *Anfang und Ende* (1857) the hero, Valentin, reads while waiting for the heroine, Eugenie, Mörike's poems. Heyse writes: "Er . . . vertiefte sich . . . in die 'Mondscheingärten einer einst heiligen Liebe.'" Professor McLouth says (Holt, 1910, notes p. 65): "No such title occurs in Mörike's published works. It is probably a humorous invention of Heyse's as a good-natured joke on Mörike's romantic tendencies." But Heyse is too much of an artist to joke with a poet whom he intensely admires. The poem referred